

*Pour une parole de la liberté*

par Bertrand Vergely

- 148 -

*L'expérience de la liberté*

La liberté est une expérience : celle de se sentir libre. Expérience subjective en apparence, ontologique en réalité. Qui se sent libre n'est pas simplement dans *sa* vie, mais dans *la* vie, celle-ci se révélant comme fait linouï à travers l'action de lui être présent de tout son être. Moment fort. Celui de la coïncidence entre l'être et le Je. Moment étincelant. Pour l'être. Pour le Je. Le Je pourrait n'être qu'un Je. Il est plus en étant un Je qui est. Expérience de liberté. Celle d'avoir de l'être quand on est un Je ! L'être pourrait ne faire qu'être. Il fait plus en devenant un être capable de Je. L'être. Le Je. Ce qui est. Nous qui sommes. Deux pôles totalement opposés. L'un objectif. L'autre subjectif. Mais, par la magie de leur rencontre, une mutation. Un dépassement réciproque. Une danse. La danse du Je qui est, de l'être qui est Je, de l'être et du Je. Et, du fait de cette danse, s'obtient la conscience intense d'exister. On s'en rend compte en disant « Je suis », « J'existe ». Ces mots qui font vivre portent en eux le miracle de la création. Ils disent la liberté. La liberté qu'il y a à avoir un Je réel dans une réalité vivante et personnelle. La liberté de sentir un lien profond allant de nous à ce qui est et de ce qui est à nous. Fini le matérialisme de l'être sans Je. Fini l'idéalisme du Je sans être. Mais une seule réalité. Celle du Je dans l'être. Celle de l'être dans le Je. Celle de la vie infinie comprenant tout, l'être, le Je. Nous devrions vivre cette ivresse en faisant des expériences de liberté. Tel n'est pas le cas.

*L'humanisme scientiste face à la liberté*

Lorsqu'il est question de liberté, la polémique tend souvent à l'emporter. On ne veut pas tant être libre que posséder l'autorité souveraine. Aussi oppose-t-on le Je à l'être ou l'être au Je. Cela donne l'humanisme ou le naturalisme. Et des discussions âpres entre eux. Aux yeux de l'humanisme, l'Homme invente tout. Aux yeux du naturalisme, c'est la Nature qui détermine tout. Aux yeux de l'humanisme, La liberté est tout. Aux yeux du naturalisme, c'est la Nature qui est tout. Opposées en apparence, ces logiques sont les mêmes sur le fond. Toutes deux ont un appétit de pouvoir. Toutes deux sont totalitaires en passant à côté de l'essentiel. La Nature et l'Homme sont inséparables. Pour être un Je et donc un Homme, encore faut-il être. Plus d'être ? Plus de Je. Quant à l'être, quant à ce qui est, quant à la Nature, c'est un Je qui la fait exister en lui donnant du sens. Plus de Je ? Plus d'être. Le Je et l'être ont besoin l'un de l'autre. Ce lien vient d'une réalité qui n'est ni le Je ni l'être, mais l'histoire et, derrière elle, l'infini. Tout vient de loin. Tout est appelé à aller loin. C'est ce que veut dire l'histoire. Celle-ci est un temps qui dit quelque chose. On s'en rend compte en écoutant ces paroles : « Ce qui vient de loin », « Ce qui va loin ». Elles parlent de l'infini voyageant dans le temps et du temps faisant voyager un sens, celui de la valeur infinie de l'existence.

La Nature et l'Homme s'éclairent de ce fait. L'être ou la Nature est ce qui vient de loin. Le Je ou l'Homme est ce qui va loin. Si la Nature est l'origine de l'Homme et du Je, le Je et l'Homme sont son avenir et son accomplissement. Ensemble, origine et accomplissement déterminent l'histoire et son souffle. Tout est fait pour dire l'infini. Pour le chanter. Pour le libérer. Pour le révéler. Ce qui ne va pas de soi.

### *Des moyens et des droits*

Il faut pouvoir s'ouvrir à l'infini, rentrer dans l'histoire, venir de loin, aller loin. Il faut pouvoir allier l'être et le Je. On a du mal à le faire. Les idéologies qui nous gouvernent en témoignent.

Le naturalisme d'abord. Il correspond à une nécessité. Il faut être dans ce qui est et donc faire ce qui est. La science aide à le faire en s'efforçant de connaître ce qui est. Reste que cela ne suffit pas. On ne peut pas se contenter de faire ce qui est. A la longue, cela finit par ne plus avoir de sens en n'allant nulle part. D'où la nécessité de se poser la question, pourquoi être ? Oui, pourquoi faire ce qui est ? Posons cette question. Dans un premier temps, on va être décontenancé. On va sentir le sol vaciller sous ses pas ; on va sentir le Je dans sa solitude. Puis, tout va changer. Ce qui est va se mettre à avoir du sens. Le sens d'être pour le Je. Le sens d'être pour un Je désirant aller loin. « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme », dit-on. Sage propos. Le naturalisme sans conscience n'est que ruine de l'âme.

De même, l'humanisme. Il correspond lui aussi à une nécessité. Il faut dire Je, être soi, s'affirmer. Sauf que cela ne suffit pas non plus. A la longue, être soi revenant à n'être que soi, être soi finit par devenir absurde. D'où la nécessité de se poser cette question. Pourquoi être soi ? Question déstabilisante. Comme pour la Nature. Question structurante cependant. Comme pour la Nature. Quand on se la pose, après avoir vacillé, on entend quelque chose venant de loin. Quelque chose de l'ordre de l'infini.

Enfin, il y a l'association du naturalisme et de l'humanisme. Cela donne l'humanisme scientifique et le scientisme humaniste qui servent de raison d'être à notre monde. La science au service de l'Homme et l'Homme au service de la Raison. Servir l'Homme et la Raison. Cet idéal de service est nécessaire et légitime. Il donne du sens à la science ainsi qu'à l'humanisme en s'incarnant dans les sciences humaines, lesquelles se proposent de connaître nos déterminismes afin de nous en libérer. Pourtant, là encore, la question se pose. Pourquoi connaître nos déterminismes afin de nous en délivrer ? Pourquoi maîtriser ainsi l'extérieur afin d'aller vers l'intérieur ? Quand on ne s'interroge plus sur cet idéal, il finit par devenir absurde. Comme le naturalisme. Comme l'humanisme. Quand on l'interroge en revanche, il donne à entendre une parole oubliée. Rien n'est là pour rien. Gratuitement. De façon obscure. Tout est là pour quelque chose. Pour un don. Tout est dédié. Tout est envoyé vers son autre et, derrière son autre, vers la vie. Ainsi, la Nature est là pour l'Homme et, derrière l'Homme, pour la vie. Tout comme l'Homme est là pour la Nature et, derrière elle, pour la vie. A travers la Nature comme à travers l'Homme, c'est la vie qui se dit et se chante. Ce chant permet de comprendre ces paroles : servir l'Homme, servir la raison. Paroles oubliées, le naturalisme et l'humanisme courants n'ayant pas le sens du don, du service, du chant de la vie, de leur rôle dans le chant de la vie. Ainsi, l'humanisme scientifique parle de la Nature qu'il cherche à connaître. Mais c'est pour tout ramener à la science devenue un but en soi et, de ce fait, un pouvoir. Même chose avec l'Homme. L'humanisme scientifique en parle. Mais c'est pour tout ramener à celui-ci sans que celui-ci se ramène à quoi que ce soit. Autre phénomène de pouvoir. L'Homme comme idole. D'où un étrange lien reliant naturalisme et humanisme. Un lien tissé dans un mécanisme de

pouvoir. Le pouvoir de la science au service du pouvoir de l'Homme. Le pouvoir de l'Homme au service du pouvoir. La science et l'Homme, tous les deux au service du pouvoir. Avec la science donnant des moyens et l'Homme créant des droits. Et au bout de cette course au pouvoir, cette question non résolue. Pourquoi ce pouvoir ? Pourquoi tous ces moyens, tous ces droits, toute cette course ?

- 150 -

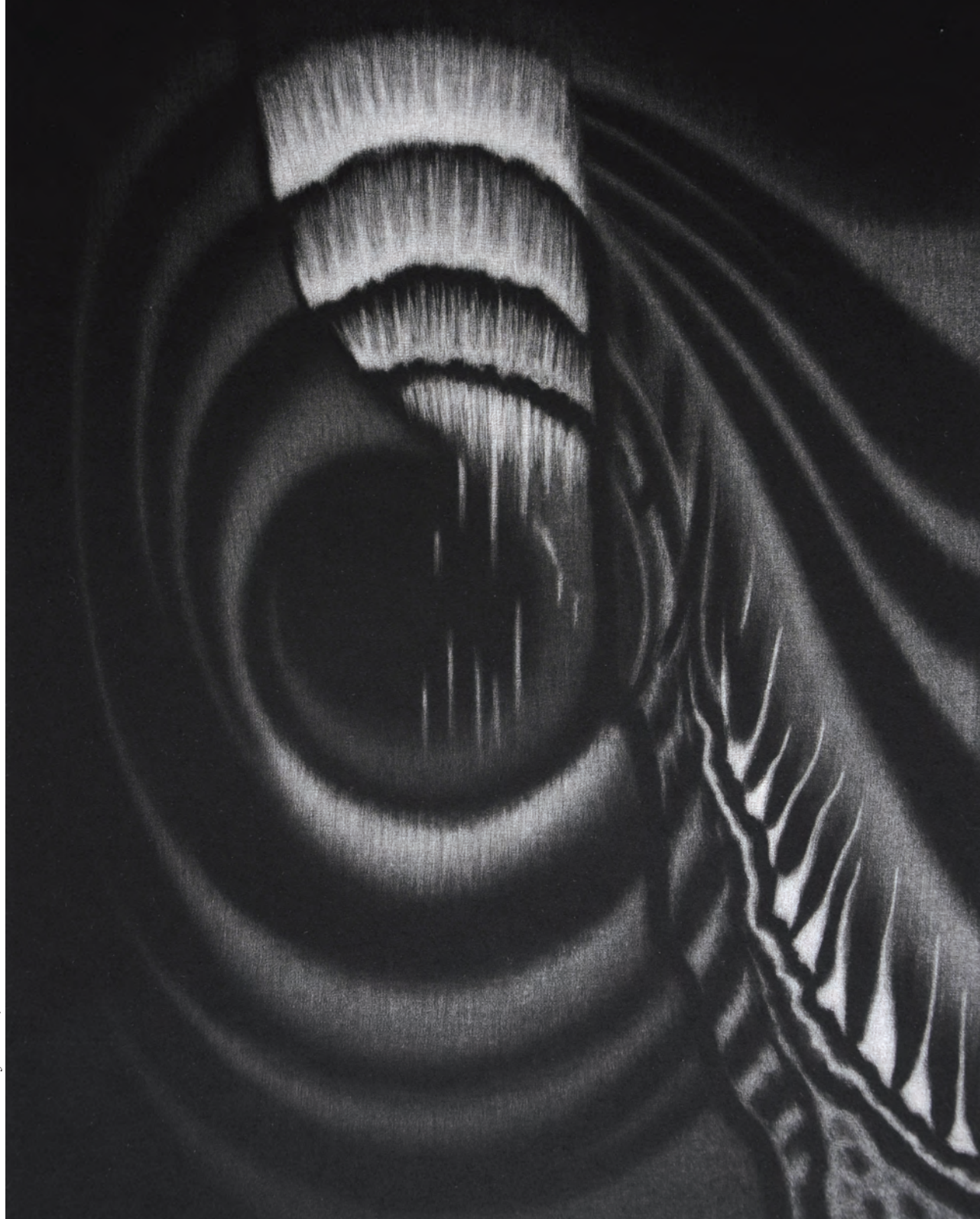
### *De l'humanisme au Je*

Ainsi, on parle de l'Homme. On en parle comme d'une espèce en dehors de nous. On oublie une chose. L'Homme c'est nous. Nous sommes l'Homme. Disons *Je*. Vivons le fait de dire *Je*. Un changement s'opère. L'Homme cesse d'être une espèce pour devenir quelque chose d'intime et d'immense à la fois. Il se met à résonner en nous comme un appel venu de l'avenir. Il devient une responsabilité. Si l'Homme existe comme espèce, il n'existe pas encore comme responsabilité. Aussi avons-nous à devenir l'Homme en faisant vivre l'Homme de responsabilité. L'humanisme tel qu'il est devenu en est loin. Il aurait pu faire advenir l'Homme comme celui qui répond à l'appel qui lui est lancé, comme Homme de responsabilité. Tel n'est pas le cas, l'Homme étant vécu non pas comme celui qui participe à l'invention de l'Homme, mais comme *celui qui a tout créé*. Terme qui en dit long en faisant de l'Homme un dieu solitaire sans avenir évoluant dans le passé de lui-même et de son monde alors qu'il devrait être ce vivant qui donne de l'avenir à tout en évoluant dans l'avenir de lui-même. Une chose est de dire : « L'Homme a inventé le langage, la culture, la société, la religion, la morale », une autre de dire : « L'Homme est ce vivant qui fait vivre langage, culture, société, religion ». Dans un cas, c'est l'orgueil qui parle, dans un autre la vie. De même, quand on dit : « L'Homme doit pouvoir choisir », on est dans l'abstrait. Qui est celui qui choisit et qui choisit quoi ? On n'en dit pas un mot, ce qui est grave, une telle formulation donnant le droit à n'importe qui de choisir n'importe quoi. D'où l'ambiguïté de la notion de droit et d'un monde où la liberté consiste à avoir des droits. Il est bien sûr appréciable d'en avoir. Un esclave n'a pas de droits et, notamment, il ne peut pas choisir, son maître choisissant pour lui. Reste que la liberté définie comme pouvoir abstrait de choisir ouvre la possibilité de la tyrannie. Ce qui déplace le problème de l'esclavage au lieu de le résoudre. On touche là au drame de l'humanisme contemporain. Faute d'être un humanisme intérieur, il est en train de se suicider en n'envisageant plus l'Homme que sous l'aspect du consommateur, de l'usager et du bénéficiaire de droits, ces derniers rendant l'Homme détestable en flattant son côté tyrannique. Il est beaucoup question de la mort de l'Homme, de l'antihumanisme, de transhumanisme. Il y a là un signe. L'Homme tel qu'il est proposé sans aucune expérience intérieure épuise, fatigue, lasse. Ce qui ne risque pas de cesser avec sa mort souhaitée par l'antihumanisme et le transhumanisme, la réponse à l'humanisme extérieur se trouvant dans la vie intérieure de l'Homme et non dans la mort de celui-ci.

### *De la Nature à l'être*

De même, on parle de la Nature. On en parle comme d'un objet et plus précisément comme d'une grande boîte cosmique contenant tout. On dit notamment que c'est elle qui détermine tout, tout venant d'elle, tout retournant vers elle, tout passant par elle. On oublie cependant que nous sommes la Nature. Tout comme pour l'Homme, celle-ci ne nous est pas extérieure, sachant qu'à la différence de l'Homme elle est en nous ce qui n'est pas

Michèle Joffron, *Échancrure à cœur*. Manière noire.



nous, cette extériorité s'exprimant à travers le mot *être*. Comme pour le mot *Je*, faisons l'expérience de prononcer le mot *être* et, plus précisément *ce qui est*. Quelque chose d'intime et d'immense se dévoile. Ce que l'on vivait dans l'intimité du *Je* se met à vivre au-delà de lui. Nous sentions un appel en provenance de l'avenir venir vers nous. Ici, autre chose se passe. Sous la forme d'une réponse et non plus d'un appel. Sous la forme d'un langage et non plus d'une responsabilité. D'un langage spécial, il faut le dire, ce langage relevant du parlant plus que du parlé à travers une mystérieuse correspondance allant de nous au monde et du monde à nous. L'été au soleil au bord de la mer, on vit cette correspondance d'une manière éclatante, le bien-être se reflétant dans la beauté du monde et la beauté du monde dans le bien-être. Le plaisir de vivre s'ouvre alors sur le chant du monde à travers l'enchantement qu'il y a à vivre. Cet enchantement pourrait basculer dans un vertige des sens. Tel n'est pas le cas. Il se mue au contraire en respect, ce respect étant lié à la sensation de participer à quelque chose qui va loin, infiniment loin. Si la Nature a un sens, il se trouve là. Dans le fait de vivre celle-ci non pas comme un contenant abstrait, mais comme un englobant vaste et profond. Un englobant donnant sens au mot *être* ou bien encore *ce qui est*. *Ce qui est* est un *être* infiniment parlant qui nous appelle à la vie en appelant tout à la vie, cet appel étant « la » réponse à la question de savoir ce que vivre veut dire et quel sens cela a. Si l'Homme est celui qui fait vivre la culture, le langage, la société, la religion et la morale, il y a quelque chose d'encore plus vivant que l'Homme, qui fait tout vivre. Il s'agit de cette vie sans laquelle il n'y aurait pas de vie humaine. Une vie donnée au départ permettant à tout de vivre. Une vie se déployant comme culture de la vie, langage de la vie, société de la vie, religion de la vie et morale de la vie. C'est ce que veut dire l'*être* ou bien encore *ce qui est*. Si l'Homme est l'Homme, c'est parce qu'il y a la Nature, nous dit la raison extérieure. Si le *Je* est le *Je* c'est parce qu'il y a l'*être*, nous dit la raison intérieure. Faisons l'expérience du *Je*. On s'en rend compte. Le *Je* s'éveille au *Je* en s'éveillant à l'*être* dont il est l'image, le *Je* étant l'être qui est à travers la conscience d'être disant *Je*. Expérience importante, fondamentale même, celle-ci faisant souffler le grand de la liberté quand elle se produit, cette liberté s'exprimant à travers une démultiplication de la vie. S'il y a le fait de la vie s'exprimant à travers ce qui est, la vie ne vit pas si elle ne fait rien vivre. D'où l'importance de ce qui fait vivre la vie. Ce que fait l'Homme en devenant un *Je* et en cultivant la vie grâce à son *Je*. On comprend alors la portée d'un mot comme *Je suis*. Celui-ci est la résultante de la rencontre entre le *Je* et l'*être*. Il est le lien entre la Nature et l'Homme, l'Homme et la Nature, la vie donnée et la vie construite. Vivons un tel lien. On cesse d'être dans un humanisme extérieur non vécu et mortifère comme peut l'être l'humanisme scientifique, pour rentrer dans l'Homme intérieur faisant résonner une authentique parole de liberté en donnant un sens à ce que penser veut dire. Ainsi, quand on demeure extérieur à la liberté, on pense que le déterminisme s'oppose à la liberté et la liberté au déterminisme. Quand on rentre dans la liberté, il en va autrement. Rien n'est plus libérateur que le déterminisme ni plus déterminé que la liberté.

### *La liberté du destin*

Prenons notre condition d'Hommes. Il y a trois raisons de penser que nous ne sommes pas libres et que la liberté est un leurre. La première est liée à notre présence dans le monde, la seconde au déterminisme que la nature fait peser sur nous et la troisième au déterminisme produit par la société, la culture et l'histoire dans laquelle nous nous inscrivons. Considérons nos parents. Il est vrai que ceux-ci nous ne nous ont pas demandé notre avis pour nous faire venir sur terre. De même, le corps ne nous laisse pas le choix. Nous sommes déterminés par ses rythmes,

son sexe et son âge, que nous le voulions ou non. Enfin, notre situation sociale, les cadres mentaux de la culture dans laquelle nous évoluons, l'époque historique dans laquelle nous vivons, nous conditionnent. Cela est indéniable. Aussi, soyons lucides. La liberté définie comme fait de pouvoir faire ce que l'on veut n'existe pas. Elle est un leurre. Et c'est tant mieux, convient-il d'ajouter. Tant cela nous rend libres.

Ainsi, revenons sur notre présence dans ce monde. Nos parents ne nous ont pas demandé notre avis quand ils nous ont fait naître. Réjouissons-nous. Cela veut dire que la vie est un don venu d'un autre. Il est beau qu'il en soit ainsi. Craignons le jour où ce ne sera plus le cas et où la vie ne sera plus ce que l'on donne, mais ce que l'on se donne. On ne sera plus dans un monde d'êtres humains mais de prédateurs. Quand un proche ou un ami nous fait un cadeau le jour de notre anniversaire, nous ne nous sentons pas niés dans notre être par ce geste. Au contraire. Le fait qu'il ait pensé à ce à quoi nous n'aurions pas forcément pensé, le fait de la surprise, nous enchante. Notre présence dans le monde relève du même geste. D'une surprise. Et c'est bien ainsi, puisque c'est cela qui nous rend libres. La vie nous est donnée avant que nous nous la donnions. C'est ainsi que nous pouvons nous la donner. S'il n'y avait rien avant que nous puissions nous donner la vie, nous ne pourrions rien nous donner. Aussi curieux que cela puisse paraître l'acte de se donner qui vient de nous n'est possible que parce qu'il est précédé par un don initial de vie qui nous est donné et que nous ne choisissons pas. Allons plus loin. Il y a là un signe ontologique magnifique. Si la vie nous est ainsi donné avant que nous nous la donnions, cela veut dire qu'il y a dans l'être une volonté que nous soyons vivants avant même que nous ne le voulions. C'est dire s'il y a un amour de la vie dans l'être et un amour de nous comme être vivant. Que de vie, que d'amour, dans l'être qui veut que nous vivions avant même que nous le voulions !

Prenons la Nature et notre corps. Nous sommes soumis à ses rythmes, à son sexe et à son âge. Heureusement, là encore. Heureusement que nous marchons sans penser à calculer nos pas quand nous le faisons et que nous respirons de même. Heureusement que nous mangeons sans nous occuper des processus de notre digestion. Si nous devions nous occuper de notre corps, nous n'aurions plus de temps pour faire autre chose, à supposer que nous puissions faire aussi bien que lui grâce à notre pensée. Ce qui est loin d'être évident. Nous subissons le fait d'avoir à être un homme ou une femme. Tant mieux. C'est ce qui fait la profondeur de la sexualité. La masculinité nous parle et nous enseigne quand nous sommes un homme et la féminité quand on est une femme. Il y a là encore un signe ontologique. C'est dire la profondeur de la sexualité, celle-ci étant le fait d'un autre en nous et pas simplement de nous. Il y a du masculin ontologique dans le masculin et du féminin ontologique dans le féminin. Et qui plus est un masculin et un féminin qui nous parlent. C'est dire si le masculin et le féminin vont loin. Quant à l'âge, il est beau qu'il y ait dans la vie les âges de la vie, l'enfance, l'adolescence, la maturité, la vieillesse avec à chaque fois un corps différent. Cela veut dire que la vie n'est pas une mais multiple. Nous n'avons pas une vie mais plusieurs.

Tournons-nous enfin vers la culture, la société et l'histoire. Nous sommes déterminés par ceux-ci. Cela est vrai, mais pas au sens où on le pense habituellement, être déterminé ne voulant pas dire reproduire mécaniquement son cadre d'existence comme des victimes au bord de la psychose, mais avoir affaire à un monde décisif suscitant notre dimension décisive. Ainsi, qui est décidé est déterminé. Volontaire, il est libre par différence avec celui n'est décidé à rien. La culture, la société et l'histoire qui nous déterminent sont de ce type. Décidées à être et, de ce fait décisives, elles nous incitent à nous déterminer. Tant mieux, là encore ! Si tel n'était pas le cas, si la vie autour de nous ne nous décidait pas à vivre, nous ne pourrions pas vivre.

Autrement dit, nous sommes effectivement déterminés. Mais, il ne s'agit pas là d'un esclavage. Au contraire. Si nous ne l'étions pas, nous ne serions rien. Nous avons la chance de pouvoir vivre et de dire Je en faisant de



multiples expériences savoureuses et créatrices. Il faut remercier nos parents qui ne nous ont pas consultés pour nous faire vivre comme il faut remercier notre corps qui nous soutient et la société qui nous stimule pour vivre. En ce sens, il importe de réhabiliter l'idée de destin, que l'on oppose à tort à la liberté alors qu'elle en est l'essence. Le destin est effectivement ce qui s'impose à nous en ne nous laissant guère le choix. Mais il est aussi le fait d'avoir une destination. Il est encore le fait d'avoir une mission, un rôle qui nous sont confiés. Il est beau d'être destiné à la vie en ayant comme destination le fait de jouer un rôle en son sein. On existe. On se sent exister. Cela rend libre. Il est dramatique de n'être destiné à rien en ne jouant aucun rôle nulle part. On n'existe pas. On ne se sent pas exister. Cela rend prisonnier.

Aussi faut-il remercier la vie de ne pas nous avoir laissé le choix de vivre ou pas, comme de ne jamais nous laisser ce choix. C'est le dépressif suicidaire qui veut choisir de vivre ou pas. La vie n'est pas suicidaire et ne nous incite pas à l'être. C'est en quoi elle est libre en nous rendant libres. Elle a choisi la vie une fois pour toutes. Elle la choisit sans arrêt. Quelle liberté il faut avoir pour ainsi exploser de vie en la faisant exploser autour de soi !

### *Le destin de la liberté*

Si le destin rend libre, la liberté tend à l'inverse à créer un destin. Le choix en est l'illustration. Il est courant de le penser comme décret souverain d'une volonté faisant ce qu'elle veut. C'est l'esclave qui le pense ainsi. Il rêve d'être un tyran à la place du tyran. Le véritable choix est autre. Il est structuré et non pas arbitraire. Témoin les trois éléments qui le composent. Le premier, féminin, est de l'ordre du désir. Choisir commence toujours par être attiré par quelque chose faisant envie. Rien ne faisant plus envie que ce qui nous désire et nous choisit, choisir passe par le fait d'être choisi en choisissant un désir autre nous parlant de notre désir. Position narcissique ? Assurément, le narcissisme étant ici un narcissisme de vie et non de mort. Position, de ce fait, subtile. Il faut bien se connaître pour avoir du désir et se laisser ainsi choisir. On ne désire pas comme ça, arbitrairement. On ne désire pas non plus n'importe comment. Il faut pouvoir lâcher ce qui en nous désire.

Le deuxième élément du choix n'est pas féminin mais masculin. Il consiste à vouloir ce que l'on désire. Moment de mutation. Moment solennel. On pourrait désirer de façon velléitaire ou éphémère. On n'en fait rien. On décide de désirer sérieusement en s'impliquant et s'appliquant afin de devenir ce que l'on désire. Cela se voit en amour où il importe de distinguer l'émotion, la passion et le sentiment. Si nous avons tous des émotions amoureuses

à la vue de certains êtres que nous trouvons désirables, nous pouvons devenir les esclaves de ces émotions. Nous sommes alors dans la passion. Nous pouvons aussi décider de vivre ces émotions en les construisant. Nous sommes alors dans le sentiment. Quand tel est le cas, l'émotion renvoyant à une construction, celle-ci a du sens, contrairement à la passion où l'émotion ne renvoyant à rien, celle-ci est soit insignifiante et vide, soit insensée et folle. Qu'est-ce qui fait que l'on passe du désir à la volonté, demandera-t-on ? Un passage à la limite du désir, le désir désirant un sérieux du désir afin d'être désir, peut-on répondre.

Enfin, dernier élément composant le choix, la persévérance. Choisir, ce n'est pas choisir une fois. C'est choisir encore en renouvelant son choix. Choisir, en ce sens, relève du geste créateur consistant à faire vivre son choix. Geste libérateur délivrant la véritable liberté du choix. Liberté d'artiste et non de tyran, d'imagination et non de lubie fantasque et arbitraire, geste profond consistant à épouser ce que l'on choisit en pratiquant la noce entre le désir et la volonté. A travers un jeu subtil consistant à choisir pour mieux se laisser choisir avant de se laisser choisir pour mieux choisir.

Cela pour dire que le choix n'est pas ce qu'il donne l'impression d'être. On se croit libre au sens superficiel du terme libre, c'est-à-dire non contraint. Rien n'est moins libre, tout choix obéissant à des règles ainsi qu'un processus afin de devenir un choix véritable. Aussi peut-on parler d'un destin de la liberté, ce destin consistant à épouser ses choix quand on en a en se laissant guider et enseigner par eux. Autre façon de parler du destin. Si celui-ci est de l'ordre de la destination qui s'impose, il est aussi de l'ordre de l'inconnu qui se dévoile peu à peu. Ainsi, qui sait où un choix peut nous conduire ? Personne, le choix modifiant le choix lui-même au fur et à mesure qu'on l'épouse. D'où l'aventure de tout choix ; Œdipe en est la preuve. Lisons son histoire de l'extérieur. Nous aurons l'impression qu'il est le moins libre des hommes en étant soumis à l'horrible destin consistant à tuer son père et à épouser sa mère. Lisons son histoire de l'intérieur. Il apparaît qu'il est le plus libre des hommes. Lorsqu'il fuit le destin qui lui est annoncé, personne ne l'oblige à fuir. Lorsqu'il tue l'homme qui lui barre la route menant à Thèbes, personne ne l'oblige à tuer cet homme. Et lorsqu'il épouse la reine de Thèbes nouvellement veuve qu'on lui offre pour avoir débarrassé la ville du sphinx, personne ne l'oblige à épouser cette reine. C'est donc lui qui, par ses choix, scelle son destin. Et quand il se repent d'avoir tué son père et épousé sa mère, c'est lui encore qui choisit de se repentir. C'est lui, autrement dit, qui est l'agent de sa perte comme de son salut. De sorte que l'histoire d'Œdipe dit le contraire de ce qu'elle semble dire. On pense qu'elle est l'exemple même d'un sort funeste et détestable. C'est l'inverse qui est vrai. Cette histoire est là pour dire que nous sommes toujours libres et qu'il est toujours possible de s'en sortir, même quand on s'est rendu coupable de terribles transgressions comme Œdipe. Paradoxe, dira-t-on ? Pas vraiment. Logique au contraire. Profonde logique.

- 155 -

### *La parole de la liberté*

Songons-y. On n'est pas libre d'être libre et c'est ce qui fait que l'on est libre. La preuve, posons que l'on est libre d'être libre et donc que l'on peut refuser la liberté. Que se passe-t-il ? On se contredit en posant la liberté afin de la nier. Signe que l'on n'est effectivement pas libre d'être libre et que c'est en cela que nous sommes libres, le refus de la liberté n'étant possible que si nous sommes libres au départ. En ce sens, il en va de la liberté comme il en va de l'être, de la vie et de la pensée. Il y a en elle quelque chose d'ontologique. Qu'on le veuille ou non, celle-ci est une donnée de l'existence. Une donnée qu'il importe de bien comprendre et qui peut se traduire ainsi : Nous

sommes libres à un point que nous ne soupçonnons pas, mais nous ne le savons pas. D'où nos errances à propos de la liberté comme de nous-mêmes. Et du fait de ces errances, la tentation de nous raccrocher à l'Homme extérieur en développant soit un naturalisme, soit un humanisme, soit un humanisme scientiste. Errances cependant dont il est possible de sortir en comprenant que l'on se bâtit avec trois paroles, la première disant « Tu es libre », la seconde « Tu ne l'es pas » et la troisième « Être libre et ne pas l'être sont la même chose ». Nous sommes libres, oui nous le sommes, au sens où nous sommes des êtres vivants capables de dire *Je*, d'avoir une volonté, une pensée ainsi qu'une action. Au sens également où il n'appartient qu'à nous d'être libres. Cessons de ce fait de dire que nous ne sommes rien en nous donnant des excuses pour cela. Nous ne sommes pas libres ; non, nous ne le sommes pas au sens où nous ne sommes pas seuls au monde et nous ne pouvons pas faire n'importe quoi. Au sens également où nous avons à devenir libres et même à le devenir sans cesse. Cessons de ce fait de croire que tout est possible et que l'on peut faire ce que l'on veut en feignant d'oublier *ce qui est*. Enfin, nous sommes libres et nous ne le sommes pas, au sens où la liberté que nous croyons connaître parce qu'il nous arrive de la vivre, va infiniment plus loin qu'on ne le pense. On s'en rend compte en faisant une vraie expérience de liberté. Tant il est vrai en ce qui concerne la liberté comme pour bien d'autres choses, qu'il faut avoir été libre pour comprendre combien ce que nous appelons liberté n'est rien par rapport à ce que celle-ci peut être. Ce qui témoigne, quand on y parvient, d'une immense liberté d'esprit.



Ci-dessus : *En souvenir de Magritte*. Photographie d'Alfred Dott. Détail.